

Mbaye Diop dans son atelier à Esp'Asse. L'artiste d'origine sénégalaise intègre de nombreux médiums dans ses installations, dont le dessin et la vidéo. Son corps est aussi devenu un élément de son travail, comme dans une performance présentée au far° en août dernier, «Tu ne reposeras jamais en paix». CÉDRIC SANDOZ

«Le noir me rassurait, j'avais peur de la couleur»

NYON Lauréat d'une résidence artistique, Mbaye Diop mijote depuis cinq ans ses expositions pluridisciplinaires dans son atelier de l'Esp'Asse.

PAR **MAXIME MAILLARD**

Dernier atelier avant la rivière, au bout de la ruelle qui sépare les deux halles industrielles de l'Esp'Asse, à Nyon. C'est là que Mbaye Diop conçoit et réalise ses dessins, ses acryliques, ses vidéos et ses installations présentées entre le Sénégal et l'Europe depuis 2019.
Une alcôve où le silence est d'or, comme posée sur le flux tranquille des heures, avec des toiles qui sèchent sur les murs, des empilements de pots et de seaux de peinture, un canapé blanc usé, une table en formica et… des cageots remplis de petites balles jaunes, qui intriguent.
«Je les récupère pour une installation où le tennis devient une métaphore de la révolte, explique Mbaye Diop. Quand les colons se sont installés à Dakar, ils pratiquaient ce sport sur des terrains grillagés. De l'autre côté, les indigènes se massaient pour regarder, et quand une balle sortait, ils se précipitaient pour la renvoyer sur le terrain.»

Le World Trade Center sur les murs

Né en 1981, il a grandi à une centaine de kilomètres de l'ancienne capitale, Saint-Louis, où l'architecture coloniale fusionne désormais avec de l'habitat «bricolé à l'arrache avec du bois et de la tôle». Son goût pour le dessin et le bâti est né au village, au contact des résidus de charbon utilisé pour cuisiner.
«Je dessinais sur les murs de la maison; des personnages de BD avec des gros muscles, le World Trade Center… Je n'avais aucune notion de perspective, mais ça me fascinait», relate le récent lauréat d'une résidence artistique de l'Etat de Vaud (lire encadré).
Après une formation en dessin d'architecte à Dakar, il s'inscrit aux Beaux-Arts et se dédie à une cartographie sociale des déchets de la ville: chromatismes, textures, usages, provenance sont étudiés avec minutie.
«Je me suis ensuite spécialisé dans les chaussures usées.» Une recherche qui débouchera sur une première exposition dans la capitale sénégalaise, entre des murs peints de motifs urbains et de visages en noir, les chaussures disposées au milieu. Sa découverte de la Suisse date de 2018, année de la rencontre, à Saint-Louis, avec l'artiste Stéphanie Pfister, qui deviendra sa femme. La cofondatrice des éditions Ripopée, basées aussi à l'Esp'Asse, l'introduit dans le milieu artistique nyonnais, cristallisé autour la galerie Eeeeh! Moins d'un an plus tard, il est de retour pour une résidence à la Tour de Peilz.

L'arbre à palabres

«Il a fallu lutter pour s'adapter, trouver des repères. Mes productions portent la trace de cet écart», remarque celui qui s'est aussi formé à la Head (Haute école d'art et de design), à Genève.
Emblématique d'un art qui va et vient entre les cultures et les médiums, l'installation «De l'arbre à palabres à l'arbre numérique» se compose, sur les murs, de motifs végétaux, là encore couleur noir charbon, et d'un dispositif fait d'écrans et de smartphones dispersés dans la pièce, qui diffusent un flot continu de messages récupérés sur les réseaux.
«Dans chaque village africain, il y avait un arbre, architecture centrale au pied duquel les sages discutaient les problèmes de la communauté, se souvient Mbaye Diop. Quand le béton est arrivé, les arbres ont été arrachés, les gens se sont retranchés à l'intérieur des quatre murs de leur maison, puis de leur chambre. Le téléphone a parachevé ce glissement du contact physique vers le virtuel.»

Soixante portraits dans un bar

En 2022, l'œuvre a été honorée d'un prix à la Biennale de Dakar, vitrine majeure pour les artistes originaires d'Afrique. Une étape supplémentaire sur le chemin d'une reconnaissance déjà amorcée l'année précédente, lorsque Mbaye a intégré la jeune galerie d'art contemporain Selebe Yoon. «C'était important d'être représenté par quelqu'un qui prenne en charge les aspects administratifs et les liens avec les lieux d'exposition. Ça m'a libéré d'un poids.»
Récemment, il a passé plusieurs jours dans un bar africain de Genève, dessinant au stylet, sur sa tablette, une soixantaine de clients du lieu. Chacun a ensuite reçu «son» portrait imprimé, en signe d'amitié, et la série, réalisée «pour m'amuser et sortir du cadre de la galerie», fera l'objet d'un livre. Avec, là encore, le noir comme couleur de prédilection: «Le contraste entre le noir et le blanc me rassure, les nuances qu'ils permettent aussi, j'aime leur côté universel.»
Mais depuis peu, des peintures aux teintes vives et bigarrées sont apparues sur les murs de l'atelier. Un nouveau virage dans son travail? «J'avais peur de la couleur car elle est omniprésente en Afrique, et je ne voulais pas être catalogué comme artiste africain. J'ai décidé de retirer cette phobie de moi-même.»

Raconter le marché de Colobane par la vidéo

Lauréat d'une résidence artistique décernée par l'Etat de Vaud, Mbaye Diop séjournera à Paris de juillet à décembre 2026. Il y travaillera sur un projet de film d'animation, «Les enfants de Colobane», du nom du marché populaire de Dakar. Un lieu d'effervescence, de débrouille et de bâti temporaire qui avait déjà fait l'objet d'un film en 2020. A l'époque, il avait redessiné à la main 5000 images prises avec un vieux téléphone Samsung, avant de les mettre en mouvement selon la technique du stop motion.
Cette fois-ci, il entend mêler documentaire et fiction selon un dispositif plus complexe encore, afin de raconter l'histoire d'une communauté d'enfants des rues qui développe un ingénieux système de survie face aux adultes.
D'un scénario, il tournera un film en images réelles avec des acteurs, avant de le déconstruire image par image – «peut-être 20 000» –, pour ensuite les redessiner une à une et monter son film d'animation. «Tout ça pour avoir les textures dont j'ai besoin pour la vidéo.»

Un incroyable road trip à travers l'Afrique de 1973



CLAUDE BARRAUD/FONDATION BOLLE

Campement au soleil couchant dans le parc Serengeti, en mai 1973.

MORGES Le musée Bolle rend compte de la folle odyssée de Claude Barraud, qui a documenté un voyage en camion entre Johannesbourg et Londres il y a 52 ans de ça.

24 mars 1973. Un groupe de voyageurs prend la route depuis Johannesbourg, en Afrique du Sud, dans un vieux camion Bedford bleu. Parmi eux se trouve l'ingénieur morgien Claude Barraud, qui va documenter cette odyssée de quatre mois à travers le continent, à l'issue de laquelle il rapportera plus de 1000 diapositives.
La Fondation Bolle, à Morges, expose jusqu'au 14 décembre 150 d'entre elles, numérisées pour l'occasion, non retouchées et imprimées dans leur format original.
Entre couleurs vives et textures parfois délavées, l'accrochage, intitulé «Road trip – Afrique 1973», donne à voir un monde en partie révolu.
A l'époque, le Mozambique est une colonie portugaise et le Rwanda n'a pas encore basculé dans la folie meurtrière. A Salisbury, capitale de la Rhodésie (aujourd'hui Zimbabwe), des femmes blanches à la mode européenne se pavanent sous l'œil de personnes noires assises sur le trottoir. A Nairobi (Kenya), des enfants tailleurs de pierre feuilletent, à même le sol, un livre illustré.
Si l'objectif de Claude Barraud, décédé en 2013, saisit ici ou là l'empreinte du colonialisme au quotidien, il s'attache surtout à restituer la vie locale des habitants, les us et coutumes, des scènes de marché peuplées de femmes, pagnes bigarrés serrés autour de la taille et enfant sur le dos.
On sent le photographe soucieux de ne pas déranger, qui se tient à distance. Les portraits ne sont pas posés, mais pris sur le vif: pêcheurs en pirogue sur le lac Malawi; cérémonie pygmée; Massaïs dans les hautes herbes du Serengeti.

Animaux immortalisés

Entre océan Indien et Kilimandjaro saupoudré de glace, collines verdoyantes autour du lac Kivu et cultures de thé au Kenya, le camion cahote sur des pistes boueuses, couleur rouge brique, tombant en rade souvent, traversant des rivières sur des transporteurs de fortune. Avant les paysages désertiques du Tchad, du Niger et de l'Algérie.
Muni d'un téléobjectif, Claude Barraud immortalise, avec un vrai sens du cadrage, pléthore d'animaux à la faveur des nombreuses réserves de faune parcourues: girafes, antilopes, éléphants, bœufs sauvages, lions ou encore hippopotames.
L'exposition présente aussi quelques objets rapportés (arc, flèches, poignard), du matériel photographique et une savoureuse lettre à ses parents, dans laquelle le jeune homme, âgé d'alors 27 ans, prévient: «J'ai l'impression que mes économies seront englouties dans ce voyage. J'espère que vous comprendrez.» **MMA**

«Road trip - Afrique 1973», Fondation Bolle, rue Louis-de-Savoie 73-75, Morges. Ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 17h. www.museebolle.ch



Juin 1973, Zaïre, traversée de la rivière Itimbiri, affluent du fleuve Congo. CLAUDE BARRAUD/FONDATION BOLLE